

ROGER BRUNET



Les noms de lieux de la France

CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur



Qui n'a pas un jour cherché à savoir ce que voulait dire tel nom de lieu ? Les noms en disent long sur les lieux, et sur ceux qui les ont nommés. Souvent très anciens, ils sont aussi vivants que les noms de personnes, et peut-être plus riches encore.

Quelque vingt-cinq mille noms ou familles de noms de lieux sont ici éclairés et situés, illustrant l'extrême diversité et la richesse des terroirs français, leur patrimoine culturel, leur écologie et l'histoire au long cours dont ils sont les dépositaires.

Informé des aspects les plus récents de la recherche linguistique, ce livre aborde de manière novatrice ces noms de lieux comme des projections des sociétés humaines. Celles-ci ont nommé les lieux selon leurs besoins, leurs représentations et leurs croyances, leur culture et leur mode de vie.

Avant de s'attacher à une analyse détaillée des toponymes région par région, Roger Brunet passe en revue les termes ou radicaux que l'on retrouve dans divers noms de lieux tels que *puy*, *villa*, *mesnil*, *ker*, *folie*, *bourg*, *tour*, *-tot*, *-beuf*, etc., qui traduisent en différents langages l'histoire des relations de l'homme avec son environnement.

« Après ce savoureux voyage, c'est sûr, vous lirez la France autrement. »

Livres Hebdo

Roger Brunet est géographe, ses travaux portent sur les formes, la production et l'aménagement des territoires et des paysages par les sociétés humaines, les régions de France, le vocabulaire scientifique et les noms des lieux, les cartes et les atlas. Il a créé et dirigé plusieurs revues (dont L'Espace Géographique et Mappemonde) et collections (Découvrir la France, Géographie Universelle).

Trésor du terroir :
les noms de lieux de la France

Roger Brunet

Trésor du terroir : les noms de lieux de la France

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Du même auteur

- Les Campagnes toulousaines*. Université de Toulouse, 1965.
- Les Phénomènes de discontinuité en géographie*. Paris, CNRS, Mémoires et Documents de Géographie, 1967.
- Découvrir la France*. Paris, Larousse, 1972-74, 7 volumes (dir.).
- La Bretagne*. Paris, Larousse, 1972, coll. Découvrir la France.
- Poitou, Vendée, Charentes*. Paris, Larousse, 1973, coll. Découvrir la France.
- Atlas régional Champagne-Ardenne*. Reims, ARERS, 1973-1976 (dir.).
- Le Midi toulousain*. Paris, Larousse, coll. Découvrir la France, 1974.
- Beautés de la France*. Paris, Larousse, 1976-1977 (dir.).
- Atlas et géographie de Champagne, Basse-Bourgogne, Pays de Meuse*. Paris, Flammarion, 1980.
- Atlas mondial des zones franches et paradis fiscaux*. Paris, Fayard-Reclus, 1986.
- Espaces, jeux et enjeux*. Paris, Fayard/Fondation Diderot, 1986 (codir.).
- France : les dynamiques du territoire*. Montpellier, DATAR/RECLUS, 1986 (codir.).
- La Carte, mode d'emploi*. Paris, Fayard-Reclus, 1987.
- Montpellier Europole*. Montpellier, RECLUS, 1988, dir.
- Les Villes « européennes »*. Paris, Datar-Reclus, La Documentation française, 1989.
- Le Territoire dans les turbulences*. Montpellier, RECLUS, 1990.
- Atlas Permanent de la Région Languedoc-Roussillon*. Montpellier, RECLUS et Région Languedoc-Roussillon, 1990, dir.
- Les Mots de la géographie, dictionnaire critique*. Paris, Reclus-La Documentation française, 1992 (dir.).
- La France, un territoire à ménager*. Paris, Édition° 1, 1994.
- Géographie Universelle*. Paris, Belin-Reclus, 6 vol., 1990-1996 (dir.).
- L'Aménagement du territoire en France*. Paris, La Documentation française, 1997 (La Documentation photographique).
- Territoires de France et d'Europe. Raisons de géographe*, Paris, Belin, 1997.
- Champs et contrechamps. Raisons de géographe*. Paris, Belin, 1997.
- Le Déchiffrement du Monde. Théorie et pratique de la géographie*. Paris, Belin, 2001.
- La Russie, dictionnaire géographique*. Paris : La Documentation française, 2001.
- Le Diamant, un monde en révolution*. Paris : Belin, 2003.
- Le Développement des territoires : formes, lois, aménagement*. La Tour d'Aigues : L'Aube, 2004.
- France, le Trésor des Régions* (<http://tresordesregions.mgm.fr>), 2006-2012.
- Sustainable Geography*. London, Wiley-ISTE, 2011.
- Atlas de la Touraine*. La Crèche, Geste éditions, 2016.

*à Régine, pour tout,
aux complices des balades AVF en Touraine,
à Jeanne et à Françoise, leurs initiatrices,
ainsi qu'à Carol et Jack, dont l'intelligente curiosité
a contribué à motiver cette recherche et cette écriture*

Sommaire

Introduction – Les noms qui <i>sont</i>	9
1 – Habiter et s’abriter	17
2 – Pays et chemins : le territoire et ses réseaux	62
3 – La vie sociale et ses distinctions	115
4 – Terrains de jeu	203
5 – Eaux, bords d’eaux et météores	261
6 – Paysages, ressources et travaux	323
7 – La vie des noms de lieux	413
8 – À distance : pièges et énigmes de la toponymie	464
9 – La France en grandes régions toponymiques	488
Références	605
Index	611
Table des matières	649

Introduction

Les noms qui *sont*

Les noms font rêver. Tous les noms : les noms dits communs et les noms dits propres, les noms de choses et les noms de personnes comme les noms de lieux. D'où vient ce nom ? D'où viennent le nom que je porte, et celui du village qui m'accueille, de ce lieu-dit où je passe ? Pourquoi a-t-on nommé ainsi cet objet, ce sentiment, ce lieu ?

D'épais traités, ou des livres plus légers, sont consacrés à l'*étymologie*, science des sens, des origines, des racines. *Étymon* est un mot d'origine grecque qui a pour sens : ce qui est, et sous-entend : ce qui est vrai parce qu'il est. Les linguistes le jugent issu d'un indo-européen *es* au double sens d'être et de vrai, dont vient d'ailleurs en français le verbe être, et dont la forme même se retrouve dans « tu es ». *Être* est être vrai, c'est vrai parce que c'est. On dit aussi : authentique, grec *autos* (soi-même) et *hentes*, étant, ce qui est par lui-même.

Mais qu'est-ce qui *est* ?

Quelle est la part de vrai dans ce que nous disent ces traités, ces discussions, ces gloses ? À les fréquenter, ces œuvres humaines, fines, intelligentes, érudites, inventives, imaginatives, ouvrent des horizons, prêtant à réflexion, donc à critique – imparfaites, toujours imparfaites, quoique peu à peu améliorées par le progrès des recherches et de la confrontation. Elles ne disent pas ce qui est/vrai, mais ce que l'on peut penser aujourd'hui être vrai, avoir *été* vrai jadis.

Les moins sérieuses sont péremptoires : elles défient la confiance. Les plus érudites font état d'hypothèses concurrentes, de discussions, voire d'empoignades. C'est déjà le cas pour des noms de choses : on a bien réédité Littré, mais sans ses étymologies, jugées aujourd'hui trop fragiles, pour ne pas dire fantaisistes, parce qu'en un siècle et demi la recherche a réalisé d'extraordinaires progrès. Un énorme *Trésor de la Langue Française* a été mis au point entre 1971 et 1994 par des dizaines de spécialistes : seize gros volumes, puis un cédérom et même un accès gratuit sur le site du CNRTL (Centre national de ressources textuelles et lexicales du CNRS) ; travail admirable, précieux, éclairant et sur bien des points encore, pétri d'hypothèses, de propositions, de suppositions, de doutes.

S'agissant de noms de personnes et de noms de lieux, la situation est encore bien plus difficile que pour les noms dits communs. La première raison est qu'un nom *commun*, par définition, doit être compris par un groupe, un peuple, dont les membres *communiquent* à son sujet. Tandis que les noms de personnes et de lieux qualifient des individus, ils sont *singuliers* ; c'est pourquoi on les dits noms *propres*, propres à

quelqu'un en particulier, ou à un lieu déterminé. Certains linguistes ont même cru pouvoir dire qu'ils n'avaient *pas de sens* puisqu'ils étaient singuliers ; mais c'est jouer sur les mots. Ils en ont, ou ils en eurent. On leur en a même donné un nouveau quand on ne les comprenait plus : c'est ce qui se nomme remotivation.

Certes, les possibilités de distinction par la dénomination ne sont pas infinies : il existe des familles de noms propres, quantité d'homonymes, de personnes et de lieux portant un même nom. Cela tient en partie au fait que de nombreuses personnes, et de nombreux lieux, ont été désignés *par un nom commun* exprimant une apparence, une qualité, un défaut, une origine, un sobriquet : Brunet, Leroux, Legros, Lebègue, Petit, Breton, Dubois, Dupont, ou Montrond, Chesnay, le Port, Eaux-Chaudes, Villeneuve, Largentière, Bellevue. Ensuite, les noms de famille s'héritent, se démultiplient, s'entremêlent. Et les héritiers peuvent avoir une tout autre apparence que l'éponyme... Même les noms de lieux ne sont pas si immobiles que l'on pourrait le croire : ils se diffusent autour de foyers, se copient, se changent, certains même ont pu être transférés au loin par quelque seigneur, croisé ou pèlerin.

Questions et réponses : le lieu et le nom

Alors pourquoi Lyon, pourquoi la France comme nation et la France comme petite région des environs de Paris, pourquoi Amboise, que signifient tous ces Essarts, Plessis, Bouzigue, Condamine, Devèze, Varenne, Chaumont, Jouy ou Aulnay éparpillés sur le territoire, que nous disent ces pittoresques Pet de Grolle, Cocumont, Minjesèbes, Tartifume, Soupétard, Quiquengrogne qui ornent et parfument les terroirs ? On comprend le Mont Blanc, on croit deviner le Ventoux, mais quel sens ont le Vignemale, ou le Pelvoux ? Comment se fait-il que Bréhémont, dont les « dix et sept mille neuf cents treize » vaches peinèrent à fournir les biberons du bébé Gargantua, soit toute en plaine avec un nom en « mont » ? On a envie de savoir. On aimerait savoir. On veut savoir.

La tentation est d'inventer des interprétations, d'imaginer des légendes, qui ensuite se colportent en s'enjolivant. On en dessine même encore aujourd'hui des « blasons », ou « armes parlantes » de touchante naïveté. Ces « étymologies populaires » existent depuis très longtemps. Des scribes médiévaux y ont participé en réinterprétant des noms dont ils ne comprenaient pas le sens, mais auxquels ils voulaient un sens. De nos jours, tout un chacun peut écrire à son gré et le diffuser sur « la toile », jusqu'à la débauche. Ce qui, bien entendu, n'a rien à voir avec le sens originel d'étymologie : ce n'est plus l'être-vrai, c'est l'être imaginé, la fantaisie de chacun, voire le fantasme.

Or il existe un fonds de connaissances très sérieuses, parfois même si sérieuses que l'on peut avoir du mal à les comprendre, donc à les adopter autrement qu'en s'inclinant respectueusement devant tant de science. Il existe une science des noms propres, qui se nomme onomastique (du grec *onoma*, nom), et traite d'anthroponymie (pour les noms de personnes) ou de toponymie (pour les noms de lieux), laquelle peut traiter aussi d'odonymes (noms de chemins ou de rues), d'hydronymes (de cours d'eau), d'oronymes (de reliefs), etc. Les praticiens en sont des spécialistes du langage. Ils ont une connaissance approfondie des langues anciennes et de leurs

étymons (bases des mots, ou racines), ainsi que de leurs évolutions par les infléchissements et imperfections de la prononciation des mots selon les époques, les lieux, les langues parlées.

Toutefois, l'origine et le sens des noms de lieux n'ont pas manqué d'intéresser aussi d'autres spécialistes : archéologues, historiens, géographes, ethnologues. Avec modération, voire avec timidité. Le dialogue est souvent difficile entre personnes de cultures et de compétences différentes. En matière de noms de lieux, il ne s'est pas encore beaucoup développé, une certaine méfiance persiste. On trouve toujours que l'« autre » a tendance à aller trop loin en des pas mal assurés dans le domaine qui n'est pas le sien. Pour peu que l'on se respecte, que chacun lise attentivement l'autre, et même lui parle, il n'y a pourtant pas lieu de considérer que les terrains sont tous garennes, bans et défens, c'est-à-dire chasses gardées de seigneurs jaloux.

Dans *nom de lieu*, il y a un nom, et il y a un lieu. Dans toponymie, *topos* et *onoma*. Des chercheurs sont spécialement compétents *ès-noms*, d'autres *ès-lieux*. On peut admettre qu'un spécialiste des lieux – ce que je m'efforce d'être – puisse avoir de quoi dire sur leurs noms ; à la condition, bien entendu, qu'il soit au courant de ce que les spécialistes des noms ont dit, ou ont à dire, sur ces toponymes, et si possible même sur ces lieux. Qui sont tous, précisément, des lieux *dits*.

Raisons de faire, raisons de dire

Tel est le sens de ce livre : contribuer à la connaissance des noms de lieux en ajoutant au regard des linguistes celui du géographe, forcément un peu historien par profession. C'est pourquoi son parti est original : faisant ma petite révolution copernicienne, *je ne pars pas ici des langues, mais des lieux*. Plus exactement, d'une interrogation sur les pratiques topiques des groupes humains : comment ont-ils choisi ce nom pour ce lieu ? Quelles raisons avaient-ils, à un moment donné, de nommer ou re-nommer ainsi tel lieu ? Quel besoin a pu guider leur choix ? Que voyaient-ils en ce lieu, et pour quoi faire ?

Ayant déjà eu l'occasion de réfléchir à la formation et à l'organisation des territoires, de leurs lieux et des réseaux qui les lient ou les séparent (cf. *Le Déchiffrement du Monde*, 2001), il m'était apparu que, pour durer un tant soit peu, toute société humaine avait à répondre, sur le territoire, à quelques exigences et problèmes fondamentaux : s'abriter, connaître son terrain et en tirer parti pour s'alimenter, se vêtir, se défendre, circuler et échanger, organiser une vie sociale quelque peu durable, marquer ses limites et éventuellement s'étendre.

Nos ancêtres ont vu en ces lieux des occasions, des ressources, des aubaines – abris, asiles, sols, thermes, fruits, bois, matériaux ; des points clés, cols, gués, croisements, défilés, à prendre ou à redouter ; des étendues amies ou hostiles, des limites et des confins ; des contraintes et des libertés ; des sites déjà appropriés, appartenant à quelqu'un, dont le nom traverse les siècles ; des formes de terrain plus ou moins évocatrices d'objets ou d'animaux ; des dangers, trous, abîmes, fondrières, coupe-gorge ; de l'étrange, de l'inexpliqué, donc du divin ou du diabolique. C'est tout cela qui leur a servi à nommer les lieux de leurs horizons familiers.

C'est sur ces perceptions, liées aux actions de leur vie quotidienne, et donc aux mots qui les expriment en gros et en détail, que j'ai fondé le plan de l'ouvrage, en essayant de voir ce qui en résultait en toponymie, comme noms de lieux. C'est un autre parti que de retracer la succession, l'évolution et le legs des « strates » linguistiques, stratégie le plus souvent adoptée par les onomasticiens quand ils ne choisissent pas la forme « dictionnaire des lieux » – que je n'ai pas adoptée non plus. Certains ouvrages de linguistes comportent néanmoins une partie « thématique » à la recherche des strates historiques de dépôt des noms, car ils en éprouvaient le besoin. On ne trouvera donc pas ici d'éléments d'une histoire linguistique détaillée. Au demeurant, outre les limites de compétences, trois constatations en forme de défis contribuaient à m'en écarter.

Trois défis

Le premier est que, par définition, l'on ne sait rien de sûr à propos des langues sans écriture, strictement orales, qui ont duré pendant des millénaires sur le territoire actuel de la France jusqu'à peu de siècles avant notre ère, et avaient évidemment fixé quantité de noms de lieux. Leurs désignations ont été soit reproduites et incorporées, soit modifiées, soit effacées par les langues devenues dominantes, d'origine celte, germanique, nordique ou romane. Des linguistes pensent que ces noms archaïques sont encore très présents, ce qui est probable pour certains oronymes et hydronymes. D'autres tendent à les minimiser : c'est en partie question de science, en partie de mode ou de croyance. Nous verrons ce que peut apporter le terrain, ne serait-ce qu'en modestes propositions.

Le deuxième défi est dans la communauté des étymons. À l'échelle de l'Europe, et bien au-delà, se sont élaborés des parlers, suivis d'écrits, qualifiés d'indo-européens (en abrégé IE), dont la plupart des étymons ont pu être reconstitués avec science et vraisemblance. Le qualificatif « indo-européen », discuté, a donné lieu à des séries de débats, voire de fantasmes ethniques sinon ethnicistes, qui sont tout à fait hors de notre propos : une parenté de langues de communication ne fait pas une ethnie, encore moins une race de seigneurs. Ce qui reste ici est néanmoins essentiel : celte, germain, norrois, grec, latin sont apparentés, partagent quantité de bases communes, que l'on retrouve en français, occitan, normand, flamand, breton, corse, alsacien et mosellan ; donc aussi en francique et dans les langues de ces peuples qui ont traversé le territoire aux temps dits des Grandes Invasions, Goths, Wisigoths, Vandales, Burgondes – sauf les Huns, vite passés et qui ne semblent pas avoir laissé beaucoup de noms de lieux.

À l'exception du basque et de son ancêtre ou parent vascon, voire de voisins méridionaux proposés comme l'ibère ou le ligure, la majorité des toponymes français ont donc quelque chose d'indo-européen – mais l'IE ne vient pas du néant, et l'on ignore ce que l'IE a lui-même récupéré et intégré comme noms antérieurs. De la sorte, beaucoup de noms de lieux peuvent être rapportés par tel ou tel onomasticien à du gaulois ou du latin, du nordique ou du germanique, car ce qu'ils semblent désigner peut avoir eu des formes voisines dans l'une ou l'autre de toutes ces langues,

et que c'est le sens qui nous importe ici. D'ailleurs les échanges interlinguistiques y ont contribué : bien des noms bas-latins ont emprunté au gaulois, comme les Burgondes au roman, et le *valdu* corse (bois, forêt) est parent et synonyme du Wald allemand. Chaque fois que c'était possible, j'ai essayé d'indiquer les provenances probables ou possibles de tel nom, jusqu'à la base indo-européenne, afin d'en préciser le sens, plutôt que l'attribution à telle « strate », souvent hypothétique, a fortiori à tel peuple. Ce qui nous évitera d'entrer dans ces anciennes et persistantes querelles entre ceux qui ont voulu ou voudraient voir une toponymie de la France fondée par l'« influence » germanique, ou du celtique partout, ou rien que du roman ou bas-latin.

La troisième observation porte sur l'interrelation constante, en toponymie, entre noms communs et noms de personnes. De par le point de vue adopté ici, ceux-là nous intéressent plus que ceux-ci, certes sans trop d'illusion. Longtemps, les linguistes ont considéré, avec certains historiens, que la plupart des noms de lieux en France (en abrégé NL) venaient de noms de personnes (en abrégé NP). C'étaient ceux des propriétaires ou titulaires de domaines, puis de familles habitant de simples maisons ou fermes, assortis de quelque suffixe d'appartenance. Les progrès de la recherche ont tendu à réduire la part des NL venus de NP. Nombre de NP avaient d'ailleurs été supposés, voire fabriqués par des érudits pour les besoins de la cause, surtout quand on les disait d'origine germanique – même en l'absence de trace de l'existence de la personne en cause, de preuve que son nom ait réellement existé quelque part. Au sein des toponymes, la recherche moderne a ainsi réévalué à la hausse la part des noms communs, même assortis de ces suffixes, qui se sont parfois avérés de sens purement locatif : là est ceci, et ceci a pu être une chose : cabane, croisement, source, colline, tanière, if...

La situation se complique par le fait que bien des NP ont été déterminés non seulement par un nom commun, mais même *par un nom de lieu*, celui de leur résidence, ou proche d'elle : des familles Montbrun, Fontaine, Bellefosse, Dèzert, Ladevèze, Coudert, Vaudrémont, Vanduick ont tiré leur nom de celui de leur habitat. Et comme les personnes sont mobiles, elles ont pu à leur tour donner ailleurs leur nom au lieu de leur nouvel habitat. Un Olivier a pu s'installer en Normandie et donner lieu à un toponyme les Oliviers, ou l'Oliveraie, un Balan (Genêt en breton) se fixer en Picardie et y laisser les Balans, ou la Balanière, sans pour autant que l'on puisse conclure à une ancienne colonisation bretonne en ces contrées – ce fut pourtant une tentation à laquelle certains celtisants succombèrent. Il faut donc toujours garder en mémoire que, dans l'interprétation du sens de tel NL, le nom commun présent a pu être tiré de celui d'une personne, laquelle l'avait éventuellement tiré d'un autre NL. Ce qui, bien entendu, relativise encore les conclusions.

Ce qui peut être

C'est aussi pourquoi et en quoi le géographe peut avoir son mot à dire : l'interprétation de certains NL par un nom commun *in situ* n'est concevable que dans un certain environnement, une certaine écologie du lieu : formes du peuplement et de

l'habitat, bord de rivière, exposition à l'ombre ou au soleil, distance à un haut lieu, altitude, formes végétales, etc. Non en forme d'évidence, mais de vraisemblance, et en sachant qu'un mont a pu recevoir le nom d'un village à son pied, ou un village d'en bas celui du mont voisin...

Sans doute existe-t-il des certitudes : tel texte daté, donnant telle forme d'un toponyme, éclaire sur son origine et son sens ; et l'on connaît parfaitement les conditions de création et de nomination de la plupart des villes neuves et autres nouveaux établissements des temps de l'écriture, surtout à partir du IX^e siècle. Il s'en crée encore, à la faveur des fusions de communes. Les cas où l'on sait quand, par qui et sous quel nom exact tel lieu a été nommé sont éloquentes ; mais néanmoins minoritaires, même s'agissant de communes – a fortiori pour des lieux-dits. La plupart des interprétations de noms de lieux reposent sur des hypothèses plus raisonnables que d'autres : alors il est sage qu'en tout état de cause, « probablement » accompagne une conclusion bien étayée, « peut-être » une proposition possible mais moins assurée. Et mieux vaut éviter le « sans doute », bien qu'il soit paradoxalement devenu comme une expression du dubitatif.

Même si ce sont des linguistes qui s'expriment ainsi. Il leur est plus facile de dire : « *ce ne peut pas être* », que « *c'est* », en raison des règles d'évolution des phonèmes qu'ils ont patiemment et sagement établies ; le fait est qu'ils ne s'en privent pas. À ceci près que toutes les inflexions de prononciation et d'écriture effectives ne sont pas rationnelles, voire raisonnables, ni prévisibles. Pour preuve, l'incroyable diversité d'écriture, dans certaines régions, des noms de lieux fondés sur un même nom commun identifié et compris : l'on a pu recenser sur les cadastres jusqu'à plus de trente formes différentes d'écriture d'un même nom, outre les erreurs de copie et les fantaisies de scribes. Et c'est bien plus à l'échelle de la France, où un même objet a servi à nommer des lieux dans diverses écritures de plusieurs langues.

Cependant, ne minimisons pas les acquis. D'abondants et pertinents travaux ont été publiés. Des instruments nouveaux sont disponibles : inventaires, analyses critiques, cartes détaillées avec statistiques toponymiques. Le nombre d'interprétations « vraisemblables » a considérablement augmenté, si celui des certitudes ne peut pas beaucoup progresser. De ce fait, nous connaissons de mieux en mieux ce que « veulent » dire ou ce que cachent tous ces noms, ces dizaines de milliers de noms. Ce qui fut « vrai » quand ils commencèrent à « être ». Nous les connaissons encore mieux quand les chercheurs de différentes cultures voudront bien coopérer davantage, ouvrir leurs chasses gardées, élargir leurs curiosités.

Mode d'emploi

Cherchant le sens des noms de lieux dans les motivations, représentations, raisons ou réflexes de ceux-là même qui les ont nommés, dans leur vie quotidienne et ses préoccupations, nous allons donc commencer par l'essentiel : s'abriter, se protéger, habiter (chap. 1). Habiter est aussi hanter, connaître et reconnaître, maîtriser, parcourir son territoire, en savoir les limites, cheminer, transporter, échanger avec les voisins (chap. 2). C'est vivre en société : les formes anciennes de la vie sociale ont

laissé quantité de traces dans les toponymes (chap. 3). Le théâtre de la vie sociale et familiale a eu pour scène des terroirs, faits de rocs, de pentes et de formes de terrain (chap. 4), d'eaux, de rivières et de ce qui est mouillé, venté, ensoleillé, embrumé, enneigé (chap. 5). Sur cette scène, le travail des sociétés transforme en fruits et ressources la biosphère, sols, végétaux et animaux, voire en partie la lithosphère, entraînant des kyrielles de dénominations (chap. 6).

Nous pourrons ensuite approfondir au chap. 7 les aléas de la vie des noms, et certaines raisons de leurs modifications, car les noms de lieux changent, apparaissent, disparaissent ; au chap. 8, nous attarder avec circonspection sur quelques types récurrents d'incertitudes, d'obstacles et de questions pendantes. Ainsi munis, nous pourrons passer en revue, par grandes régions historico-linguistiques (chap. 9), ce que l'on sait le mieux sur les noms des villes et des contrées, et les principales nuances culturelles d'échelle régionale dans la dénomination des lieux, les toponymes les plus fréquents ou les plus curieux. Outre les différences entre langues d'oïl et d'oc, une attention particulière est portée aux langues les moins familières des angles de l'hexagone, germanique, nordique et normand, breton, basque et vascon, catalan, corse ; puis aux départements et territoires de l'outre-mer français, dont certains ont des noms tout neufs.

Rappel de quelques abréviations

IE : indo-européen

NL : nom de lieu

NP : nom de personne

Par souci de clarté et de brièveté, les noms de communes sont suivis du numéro de leur département (ex. : Ruoms 07).

Sources et méthodes

J'ai procédé, grâce au site Géoportail de l'Institut Géographique National (IGN), à un examen systématique des noms de lieux nommés sur les cartes à grande échelle (1:25 000), appuyé sur les comptages du site BDNyme de l'IGN qui les recense (*Dictionnaire des toponymes de France*). C'est une base considérable et cependant minimale, car si les cartes abondent en lieux-dits, elles ne peuvent porter tous les noms connus au cadastre. Quelques compléments tirés des cadastres sont accessibles dans les travaux de linguistes à l'échelle locale (par exemple pour des communes bretonnes) ou régionale (Pays Basque, Alpes, Centre). Les noms discutés dans les publications ont également été repérés sur les cartes de Géoportail afin d'être vus dans leur environnement : cette façon de « contrôle de terrain » a ses limites, et d'indéniables vertus.

Une autre base de travail est donnée par les travaux de toponymie accessibles. Ils sont cités à la fin dans *Références*. Les principaux ouvrages d'ensemble consultés ont été,

parmi les plus récents, ceux de P.-H. Billy et de S. Gendron ; parmi les déjà anciens, Dauzat et Rostaing et le volumineux *Toponymie générale de la France* d'Ernest Nègre. Sur le plan régional, toute la collection « Noms de lieux » des éditions Bonneton, complétée par des ouvrages particuliers sur l'Alsace (M.-P. Urban, J. Schweitzer), la Corse (J. Chiorboli), la Moselle (Simmer), les Pays occitans (B. Boyrie-Fénié et J.-J. Fénié), le Limousin (Y. Lavalade), la Savoie (H. Suter, Bessi et Germe), la montagne (R. Luft) et des travaux divers, comme Orpustan sur le Pays basque, la thèse de J.-B. Gouvert sur le Forez ; plus quantité d'articles sur des sujets locaux cités, tirés entre autres des *Annales de Bretagne* ou des *Annales de Normandie* et plus ou moins accessibles sur Internet.

Le recours à des documents de référence s'imposait. Les publications fondamentales de Von Wartburg (FEW, *Französiches Etymologisches Wörterbuch*) et de Pokorny (*Indo-European Etymological Dictionary*) sont maintenant accessibles sur Internet. J'ai beaucoup utilisé *The American Heritage Dictionary* (très porté sur l'indo-européen), *Le Vocabulaire indo-européen* de X. Delamarre, le *Trésor de la Langue Française*, le Grand Robert et le *Dictionnaire historique de la langue française* d'Alain Rey, le *On-Line Etymology Dictionary* (D. Harper), le Gaffiot (*Dictionnaire latin-français*) et d'autres dictionnaires de langues ou étymologiques en ligne, notamment pour le gaulois, le breton, le basque et l'occitan. Sans oublier le très précieux A. Pégurier, *Les Noms de lieux en France, glossaire de termes dialectaux*, fruit de l'expérience de terrain des nombreux topographes de l'Institut Géographique National – lui aussi accessible en ligne et occasion de nouveaux commentaires appréciés sur le site de l'IGN.

1. Habiter et s'abriter

Quantité de noms de lieux viennent des multiples besoins, actions et objets de la vie quotidienne. Leur dimension peut être individuelle (un ermitage, une cabane), familiale (autour de la maison) ou sociale (par groupes de familles). Les besoins élémentaires de la vie de tout groupe humain sont de s'abriter, et donc aussi se protéger, se défendre ; se nourrir, donc au moins cueillir, et bien plus généralement travailler ; se déplacer et échanger ; régir la vie en société, ce qui passe aussi bien par la coutume et les lois, la politique, que par les croyances et les fêtes.

La vie humaine est à la fois familiale et sociale. Habiter implique un logement et se fonde sur des groupements : le village, le pays à tous les sens du terme. De la *villa* au village et, en sens inverse, de la *cit*é ancienne aux cités modernes, les mêmes mots ont pu servir à désigner l'individuel et le social. Même l'habitat de l'ermite, hermitage ou cellule (*cella*) a fourni des noms de villes ou de villages. C'est l'une des premières difficultés de la toponymie.

L'habitat et habiter sont des mots génériques en l'affaire, et appartiennent à un vaste champ de la vie individuelle et sociale. Ils ont la même étymologie qu'« avoir » (*habere* en latin), issu d'un indo-européen *ghabh* qui était donner-recevoir (comme en allemand *geben*, en anglais *to give, gift*). Or on peut remarquer que ce rameau est resté stérile dans le monde des noms de l'habitat, mis à part le cas très particulier de l'*habitation* antillaise : les formes concrètes de l'habitat se nomment de multiples façons, mais indirectement.

De villa en village

La racine la plus productive en France est sans doute *weik*, qui dans les langues indo-européennes désignait le clan, le groupe au-dessus de la famille. De cette racine, le grec a tiré *oikos*, qui était la maisonnée, à la fois maison et groupe familial élargi aux serveurs et aux biens. De là viennent les « éco » : économie, écologie, etc. Le latin en a tiré *vicus* comme groupement de maisons, à la campagne comme en ville. Ce *vicus* transparaît clairement dans quantité de noms de communes se terminant en -vic, vicq, ainsi que -vy. De la même source proviennent la *villa*, qui pour les Romains était un domaine rural ou une maison suburbaine ; et *villare* comme groupe de maisons.

De ces origines viennent par extension nos *villages* et nos *villes*, ainsi qu'en toponymie les éléments *ville*, *vilar*, *villar*, *villaret*, *villers*, *villiers* ou dans le Nord-Est *weiler*, *wihr*, en

Bretagne *gui* et *guiler*. Ajoutons que *vicinal* et *voisin* (*vicinus* en latin) se rattachent à la même racine. En vient aussi le *vilain*, jadis paysan libre mais, par opposition au noble, considéré comme simple habitant de la villa puis du village, ce qui a donné à l'adjectif une nuance péjorative : « poignez vilain il vous oindra, oignez vilain il vous poindra » disait-on au château, quand poindre était piquer, bousculer, tourmenter et oindre passer de la pommade, flatter...

De la *villa* romaine est venu le « *village* », entré plus récemment en toponymie : il n'est guère attesté qu'à partir du XIII^e siècle. Géoportail signale 1 200 occurrences du mot dans les toponymes, la plupart avec un déterminant comme Village-aux-Geais à Obterre 36, Village-de-Chazeaux à Sornac 19, Village-du-Chemin à Cuillé 72, et la commune de Village-Neuf 68. De nombreux hameaux se nomment Village en Normandie et en Bretagne, alors que dans d'autres régions le Village désigne le chef-lieu, ou le vieux centre communal. Dans une quinzaine de communes, -Village a été éventuellement ajouté pour se distinguer d'un lieu plus peuplé, d'un château ou d'un bourg. Sathonay-Village et Sathonay-Camp se sont différenciés en 1908, Coudekerque a ajouté Village en 2008 pour se distinguer de Coudekerque-Branche, à l'origine simple annexe de Coudekerque mais érigée en commune en 1789. Le nom de Village est très employé en toponyme outre-mer, notamment en Guyane : Grand Village à Mana, Village Indien et Village Saramaka à Kourou, Village Machine à Maripasoula, etc. Il a servi aussi à distinguer des crus viticoles de second rang en Bourgogne et Beaujolais. Il est souvent repris de nos jours pour de nouveaux lotissements à des fins publicitaires, puisqu'il évoque à bon marché une « ruralité » à la mode, presque la Nature ; ou par de nouvelles communes pour marquer l'intégration de petites voisines ; Jarzé 49 est devenu Jarzé-Villages en 2016 en fusionnant avec trois d'entre elles, Voves 28 devient Les Villages-Vovéens, Moyon 50 Moyon-Villages, Passais 61 Passais-Villages, Longny 61 Longny-les-Villages ; mais Torigni-sur-Vire 50 a préféré Torigné-les-Villes.

Ville en toponymie a donc deux sens différents et deux échelles : domaine rural et familial au début, au sens de la *villa* antique ; groupement d'habitations relativement étoffé à partir des créations des villeneuves des XI^e-XII^e siècles. La mention « la Ville » a même pu servir à se distinguer d'un ancien habitat, notamment lors de la création des villes nouvelles des XII^e-XIII^e siècles : par exemple, Landouzy-la-Ville créée face à Landouzy-la-Cour 02 ou Parpeville 02 face à Parpe-la-Cour (Chaurand et Lebègue). En ce sens, ville fut d'abord synonyme de village. Ensuite le terme a pris un sens plus précis, relatif à des agglomérations peuplées, avec marchands, artisans et services publics, au point que, dans les années 1960, l'INSEE définissait comme « ville » en France toute agglomération de plus de 2 000 habitants.

Le sens originel de la *villa*, à l'échelle du lieu-dit, se maintient dans certaines régions tout en ayant pris la forme toponymique « ville » : par exemple à Pordic 22 figurent la Ville Calard, la Ville Glas, la Ville au Bas, la Ville Évêque, la Ville Louais, la Ville Madren, la Ville Morin, la Ville Rouault, la Ville Guy, la Ville Couault, la Ville Prido, qui ne sont que des hameaux, ou même des habitations isolées. On trouve des Ville Borgne, Ville Galais et Ville Neuve à Sixt-sur-Aff 35, la Ville en Bois à Avesac 44 ou à Chinon 37, toute une série de Vieilleville et Villevieille comme Villevieille 30, la Ville-ès-Prêtres à Ploubalay 22 et la Ville-ès-Comtes à Trégon 22,

Sols et terroirs.....	383
Herbages, pacages.....	388
La montagne pastorale	392
Les animaux d'usage : aumailles et pécores.....	395
Monde équestre, bourrique ou baudet	398
Du côté de la soue	400
Mines et carrières	402
Les moulins	405
De la fabrique aux fabriques	407

7 La vie des noms de lieux

Successions de langues	413
Mutations des temps troublés.....	415
Intrusions féodales	417
Hagionymie, l'odeur de sainteté.....	420
Saints disparus, saints cachés et lieux saints	422
Les terres nouvelles.....	423
Baptêmes des temps modernes	424
Innovations des temps contemporains.....	426
Lieux d'aventure et civilisation des loisirs	427
Urbanisations récentes.....	430
Pourquoi changer un nom de commune?.....	432
Glissements hiérarchiques	435
Déclins et descentes du peuplement.....	437
La promotion des carrefours et des centres d'activité	438
Rectifier une orthographe.....	440
Euphémismes et quant-à-soi	442
Effacer une dépendance	445
L'art de la distinction.....	447
Nommer par et pour la renommée	448
Privilèges et spécialités.....	449
La vertu des hommages	451
Commémorations et terrains des armes	452
L'effet des fusions	454
La fabrique des noms nouveaux.....	455
La seconde vie des noms de lieux.....	458

8

À distance : pièges et énigmes de la toponymie

Trahisons de clercs	464
Phonèmes et graphèmes	466
D'une langue à l'autre, d'un saint l'autre	468
Les faux amis	470
Homonymes et paronymes, la confusion des sens	472
Questions ouvertes	478

9

La France en grandes régions toponymiques

Le Centre et l'Île-de-France	488
<i>Paris et alentour</i>	488
<i>La deuxième couronne</i>	491
<i>Autour de la Loire</i>	494
Les régions du Nord-Est	497
<i>En Champagne</i>	498
<i>Ardenne et Argonne</i>	499
<i>En Lorraine welche</i>	501
<i>Alsace et Moselle</i>	504
<i>Lorraine tiche</i>	505
<i>En Alsace</i>	506
Les régions du Nord	508
<i>La couleur picarde</i>	508
<i>Des racines nordiques</i>	509
<i>Le côté flamand</i>	512
<i>Villes et pays</i>	513
<i>Curiosités locales</i>	514
Les Normandies	516
<i>Sources norroises – et voisines</i>	516
<i>Villes et pays en Normandie</i>	520
<i>Curiosités normandes</i>	521
L'Ouest : Pays-de-Loire et Bretagne	523
<i>Villes et pays de l'Ouest</i>	523
<i>Maine et Anjou</i>	524
<i>Pays nantais et vendéens</i>	526
<i>La péninsule</i>	529
La marque bretonne	532